

Lettre d'un inconnu



Yves Simon

est romancier et auteur-compositeur. Il a reçu le prix Médicis pour « La Dérive des sentiments » et le grand prix de la chanson de l'Académie française pour son œuvre discographique. Dernier roman : « Je voudrais tant revenir », Seuil (2007). Dernier CD : « Rumeurs » (Barclay/Universal, 2007)

Un jour déjà lointain, je reçus la lettre la plus étrange, la plus improbable que puisse recevoir un écrivain. Elle émanait d'un jeune homme, marié, qu'une épouse venait brusquement de quitter. Jusque-là, rien d'extraordinaire. Je lus attentivement la missive et au fur et à mesure de sa lecture un malaise grandissait en moi. Ou cet inconnu délirait, ou, plus innocent que je ne l'imaginai, il était en train de me demander une chose que je ne pouvais ni accepter ni exaucer.

La lettre manuscrite disait à peu près ceci : « J'ai vingt-quatre ans et ma femme, enceinte de trois mois, vient de me quitter emportant avec elle une valise de ses seuls effets personnels. Ni mot de rupture ni explication, j'étais là, tétanisé par l'énormité d'une nouvelle désolante. Nulle dispute significative n'avait précédé une telle décision et je me trouvai perdu dans un tumulte, à la fois de tristesse et

de colère. Petite précision : ma femme est allemande, Berlinoise, elle se prénomme Hanna. Désespéré, je restai plusieurs jours à attendre un coup de fil, un signe, j'achetai un répondeur pour les heures du jour où je me trouvais absent. Puis, je commençai à ausculter l'appartement que nous habitions, je me mis à fouiller dans les placards, les tiroirs, les poches d'un manteau qu'elle avait délaissé, afin de trouver un détail, un objet, quelque chose qui donnerait sens à ce que je pris, jusque tard, pour une fugue passagère.

J'avais repéré depuis son départ la présence, sur sa table de chevet, du dernier livre qu'elle ait lu, mais j'étais passé outre, n'entrevoiant là rien qui puisse être utile à ma quête du pourquoi. En désespoir de cause, je le pris en main, le feuilletai, puis, en dernier ressort, me décidai à le lire. Il s'agissait d'Océans, un roman de vous publié quelque temps auparavant. Je lus les aventures de votre

héros Léo-Paul Kovski puis sa rencontre et son mariage avec une jeune allemande, Eva, et cette promesse qu'ils s'étaient faite d'appeler leur enfant, s'il s'agissait d'une fille, Maia, afin que son patronyme se transforme en Maia Kovski : folle idée de jeunes amants. Bien m'a pris de vous lire, puisqu'à la fin du livre votre Eva – enceinte elle aussi – quitte son amoureux pour rejoindre l'Allemagne, son pays d'origine. Comment alors ne pas faire le parallèle entre Hanna et Eva ?

Excusez ma brutalité, mais je suis persuadé que ma femme, rêveuse, imaginative et pour tout dire influençable, est bien partie à cause de votre roman. C'est vous, en écrivant ce livre, qui l'avez fait me quitter ! »

Bigre ! Ce n'était pas rien d'être jugé responsable, et de surcroît à distance, d'un deuil amoureux. L'accusation me bouleversait. Abasourdi que l'on me fasse porter la responsabilité d'une rupture, sonné de me trouver complice d'une aventure qui n'était pas la mienne, imbriqué dans des vies qui m'étaient étrangères, j'étais pris entre abattement et orgueil.

Proclamé démiurge des lettres, l'immodestie m'envahit quelques instants, quant à croire à la suprématie de l'écriture sur le cours des choses : rien là pour me faire déplaisir ! Inconscient ou pas, c'est le rêve inavoué des écrivains : transformer le flux des vies, que leurs mots parviennent au cœur d'inconnus afin

que ceux-ci s'en aillent triturer la matière-existence et la réduire à leurs désirs.

Je me sentais gourde, gêné de me retrouver acteur improbable d'une séquence de vie qui ne m'appartenait pas ! N'ayant pas encore accédé à la seconde page de la lettre de l'inconnu, j'allais vite comprendre que je n'étais pas au bout de mes surprises. Celle-ci, pour tout dire, me terrassa. Jamais on ne m'avait proposé un tel marché. Insensé ! Confondu par sa naïveté, par l'extraordinaire croyance d'un lecteur au pouvoir absolu des mots et du romanesque,

Je relus à plusieurs reprises l'unique phrase qui, à elle seule, était une extravagance, celle d'un homme meurtrier liant son ultime et fol espoir à la chose la plus irrationnelle qui soit

je relus à plusieurs reprises l'unique phrase qui, à elle seule, était une extravagance, celle d'un homme meurtrier liant son ultime et fol espoir à la chose la plus irrationnelle qui soit :

« Puisque vous avez su faire partir la femme que j'aime, écrivez, s'il vous plaît, le roman qui la fera revenir ! »

Que répondre à un être perdu ?

Emu tout autant que fasciné par l'énormité de la demande, je rêvai d'être à même d'écrire le subtil récit qui mettrait fin au malheur d'un garçon qui croyait, tout comme moi, à la puissance des phrases comme aux architectures romanesques. Dans un premier temps, je me proposai de lui écrire l'impossibilité d'exécuter ce qui m'était demandé. Il fallait trancher, rien de pire que les faux espoirs, ces mises en abîme dans le temps des croyants à qui on inculque que demain sera meilleur qu'aujourd'hui.

Lâcheté ? Je n'en fis rien. Je ne me sentais pas de briser d'un coup sec toute l'espérance que ce garçon projetait en moi. Il me fallait gagner du temps. Tout en sachant l'échec annoncé d'une telle entreprise, je tentai d'ébaucher quelques lignes, un chapitre, deux chapitres, me torturant à imaginer quelle dramaturgie délirante pourrait faire revenir auprès de l'homme délaissé une femme en désamour. Velleités qui s'avèrent absurdes et inutiles. Vaincu, à contre-cœur, j'abdiquai.

Vingt ans ont passé. Le jeune homme et sa folle demande reviennent constamment assombrir ma mémoire. Le roman ne fut pas écrit et mes brouillons de lettres ne partirent jamais. Il y a comme une nausée qui monte à chaque fois en moi : me souvenir d'être resté muet et impuissant face à une exigence insensée, comme devant la douleur d'un jeune inconnu, éperdu de chagrin. ■

Ce qu'il faut retenir après la lecture : un exemple « limite » d'identification d'un lecteur au personnage. Par ailleurs le romancier prend conscience de sa « responsabilité », il culpabilise. Au fond le texte nous amène à la question classique : le roman peut-il changer le monde ?